

Première nuit de printemps

La forêt était déjà en pleine joie magique. Elle avait commencé sa fête nocturne de printemps...

Un aulne avait ouvert brusquement ses bourgeons et déplié ses feuilles, et, de noir, il était devenu neigeux et frissonnant.

Un érable venait de fendre ses bourgeons à fleur. Il était allumé d'une lumière mate comme un arbre de farine. Chaque fois qu'il ouvrait un bourgeon, un petit éclair sautait, tout luisant, et l'odeur de sucre coulait. Des érables s'allumaient dans toutes les salles de la forêt. A la lueur des bourgeons ouverts, on distinguait de nouvelles salles, de nouveaux piliers, de nouveaux couloirs, de nouvelles charpentes de branches...

Les saules déplaient leurs feuilles, bourgeon à bourgeon, le long de leurs branches droites... Mais, plus que toutes les autres, les feuilles neuves du saule sont lumineuses et, autour de chaque bourgeon, elles éclairaient l'écorce d'or de la branche. Ainsi, autour des saules, s'élargissait peu à peu un halo couleur de cuivre...

() Partout, les bourgeons s'ouvraient : tous les arbres allumaient, peu à peu, des feuilles neuves. C'était comme la lueur de plusieurs lunes. Une lueur blanche pour les feuilles d'aulnes, les pétales d'érables, les feuilles de fayards, la mousse des peupliers; une lueur mordorée pour les bouleaux, dont le petit feuillage reflétait les troncs et se reflétait dans l'écorce; une lueur de cuivre pour les saules; une lueur rose pour les alisiers, et un immense éclairage vert qui dominait tout, la lueur des feuillages sombres, les pins, les sapins et les cèdres.*

Les odeurs coulaient, toutes fraîches. Ça sentait le sucre, la prairie, la montagne, l'eau, la sève, le sirop de bouleau, la confiture de myrtille, la gelée de framboise où l'on a laissé des feuilles, l'infusion de tilleul, la menuiserie neuve, la poix de cordonnier, le drap neuf. Il y avait des odeurs qui marchaient, et elles étaient si fortes que les feuilles se pliaient sur leur passage. Et ainsi, elles laissaient derrière elles de longs sillages d'ombres. Toutes les salles de la forêt, tous les couloirs, les piliers et les voûtes, silencieusement éclairés, attendaient...

Le vent se fit attendre. Puis il vint. Et la forêt se mit à chanter pour la première fois de l'an.

Jean GIONO «*Que ma joie demeure*» (GRASSET)

() Partie du texte que je faisais apprendre en poésie aux élèves*